

CONFERENCE

Histoire des salons littéraires féminins

Des cénacles romantiques à l'effervescence surréaliste



Marie Reynaud-Vermunt
Présidente de l'Académie Renée Vivien

UTL du grand Briançonnais
Jeudi 3 avril à 18h

INTRODUCTION

Tout d'abord je remercie les responsables de l'Université du Temps libre de Briançon d'avoir répondu favorablement à ma proposition de conférence.

Une conférence qui s'inscrit aussi dans le cadre des événements organisés par l'Académie Renée Vivien dont je suis la présidente.

Il s'agit d'une association littéraire fondée à Amiens en 1994.

Son but est de mettre en lumière les talents littéraires féminins mais aussi des femmes qui ont joué un rôle déterminant dans l'histoire littéraire, artistique et politique.

Certaines d'entre elles ont tenu salon.

DANS LES FAITS QU'EST-CE QU'UN SALON ?

Les salons se sont souvent développés en opposition aux universités dominées par la scolastique.

Un espace de liberté culturelle

Une enclave de l'esprit

C'est un lieu, dont le point de cristallisation est une femme, où se réunissent à date fixe, des habitués, hommes et femmes lettrés, issus de la bourgeoisie ou de la noblesse, parisiens ou provinciaux

Les participants attirés par les Belles-lettres - la poésie, la littérature et le théâtre - les arts - les sciences sont des familiers habitués du salon, parfois des invités exceptionnellement,

LA SALONNIERE, QUI EST-ELLE ?

La salonnière est **le pivot** des sociétés où elle fait autorité.

C'est une dame riche, dont l'intelligence et l'esprit agissent comme **un aimant qui attire les gens d'esprit.**

Femme d'influence donc

Elle crée une atmosphère cultivée, où les arts, les lettres et la politique alimente les conversations, les débats.

Le salon est un lieu nécessaire de la **vie mondaine.**

Toute dame qui se respectait fondait un salon.

La parfaitement bonne compagnie, où l'art de cour était détrôné par l'art de société.

Lors de ma précédente conférence d'avril dernier j'ai présenté le premier volet de l'histoire de ces salonnières, de la période des cours d'amour du Moyen Âge jusqu'à celles des bureaux d'esprits du XVIIIème siècle.

Ce chemin d'esprit, d'intelligence emprunté par les salonniers, femmes exceptionnelles, a été interdit pendant la Révolution française.

Les salons littéraires féminins renaîtront de leurs cendres avec la révolution romantique.

Creusets bouillonnants d'idéal et de passion, où mondanité et diplomatie forgeront les grands mouvements littéraires, artistiques et politiques des 19^{ème} et 20^{ème} siècles.

Après la révolution surréaliste, ils s'éteindront, lentement étouffés par la révolution médiatique. Ces lieux de conversation occuperont alors quelques plateaux de télévision, dans un univers circonscrit aux modes et aux tendances autorisées.

J'illustrerai mon propos par les portraits de quelques grandes salonniers.

Je terminais ma précédente conférence avec Madame de Staël.

Grande figure de femme européenne dans l'histoire de la culture française, célèbre et contestée, elle incarnait la femme éclairée, romantique, dotée d'une culture universelle qui pendant des décennies a tenu l'Europe en haleine.

Son salon se plaçait sous le signe du renouveau postrévolutionnaire et du premier Empire.

L'abdication de Napoléon 1^{er}, la brève restauration de 1814 à 1815 suscitent une aspiration nostalgique à l'Ancien régime.

Ce qui n'est pas sans effet sur les salons littéraires parisiens où se côtoieront les nostalgiques de l'Empire napoléonien et les défenseurs de la royauté.

JULIETTE RECAMIER - *Opposante à Napoléon 1^{er}, égérie de Chateaubriand.*



Juliette Récamier 1777-1849, jeune amie de Madame de Staël, l'une des plus illustres salonnières de cette époque, est née à Lyon sous le nom de Juliette Bernard.

En 1793, en pleine Terreur, âgée de 15 ans, sous prétexte de la protéger, on la marie à Jacques Récamier, l'amant de sa mère, un banquier de 42 ans son aîné... On dit qu'il serait le père de Juliette et leur relation restera toute leur vie affectueuse et platonique.

Dès l'âge de 19 ans, pendant le Directoire, elle crée son salon qui devient rapidement le rendez-vous d'une société choisie, des généraux – Bernadotte¹, Massena² - des peintres – David, Gérard qui firent d'elles des portraits – des diplomates – Metternich³ –

Son salon était *un asile des beaux esprits* dira Sainte-Beuve, un sanctuaire de la littérature européenne qui s'est frayé son propre chemin, romantiques et artistique. *Elle savait charmer en écoutant* dira encore d'elle Sainte-Beuve qui ajoutera qu'*elle possédait la coquetterie d'un ange*.

Nombre de ses admirateurs succombent à son charme, Lucien Bonaparte, frère de l'Empereur, Auguste de Prusse, neveu de Frédéric le Grand, Benjamin Constant, le compagnon de Madame de Staël, l'un des principaux soutiens de son salon.

Après la mort de son mari elle s'installe, en 1819, dans l'ancien couvent *L'Abbaye-aux-Bois*, au cœur du 6^{ème} arrondissement de Paris.

Elle y fonde un second salon, où pendant plus de vingt années, ses réceptions rassemblent autour d'elle, accompagnée de Chateaubriand qui les préside souvent, les esprits les plus brillants de l'époque : Victor Cousin⁴, Edgar Quinet⁵, Tocqueville⁶, de jeunes écrivains comme Lamartine, Sainte-Beuve, Balzac, des artistes comme François Gérard, Antonio Canova⁷, des acteurs, Talma et Rachel, etc.

La harpe le piano, le célèbre divan Récamier meuble ce salon. On y fait de la musique, on y lit des textes inédits.

Puis ce salon devient une chapelle où Juliette met tout au service de Chateaubriand. Un dévouement sans limite.

¹ Bernadote, maréchal d'Empire, roi de Suède.

² Massena, maréchal d'Empire

³ Metternich, ambassadeur d'Autriche, défenseur de l'équilibre européen après la Révolution française.

⁴ Victor Cousin -1792-1867-est un philosophe et homme politique français

⁵ Edgar Quinet – 1803-1875 -historien, poète, philosophe, homme politique, républicain et anticlérical.

⁶ Alexis de Tocqueville, 1805-1859- magistrat, historien, académicien, philosophe, voyageur, politologue, précurseur de la sociologie et homme politique

⁷ Antonio Casanova 1457-1822, peintre et sculpteur vénitien

Lorsque veuf, Chateaubriand lui propose de l'épouser. Elle refuse : *Ne changeons rien à une affection parfaite* dira-t-elle.

A partir de 1840 sa santé décline. Atteinte de cataracte, elle subit sans succès deux opérations et devient aveugle.

Ses plus chers amis disparaissent.

En 1848 elle assiste à la mort Chateaubriand.

En 1849 l'épidémie de choléra qui sévit à Paris lui sera fatale.

Elle meurt le 11 mai 1849 à l'âge de 71 ans.

DELPHINE GAY épouse GIRARDIN 1804-1855 – *Un esprit acéré - Une plume talentueuse*



Célèbre pour son salon, où se retrouvaient sous l'Empire et la Restauration de grandes figures des arts et de la littérature, amie de Théophile Gautier ou Victor Hugo, Delphine de Girardin connaît le succès comme romancière, poétesse et dramaturge.

Fille de Sophie Gay (1776-1855), elle-même brillante femme de lettres et salonnière réputée du Premier Empire, Delphine de Girardin grandit au milieu des écrivains, des artistes et des membres de la haute société aristocratique.

Elle fait partie des premiers cercles romantiques, autour de Charles Nodier et Alfred de Vigny.

Jeune poète, elle publie deux recueils sous la Restauration avant de voyager en compagnie de sa mère en Italie, où son talent de femme de lettres est remarqué par l'Académie romaine du Tibre, qui n'hésite pas à la qualifier de *Dixième muse*.

Elle est aussi une des figures en vue du Faubourg Saint-Germain, où vit la vieille aristocratie parisienne, celle qui soutient les Bourbons et semble parfois regretter la société d'Ancien Régime.

En 1831, elle épouse le journaliste Émile de Girardin, fils illégitime d'un général des armées napoléoniennes.

Fondateur et directeur de plusieurs journaux à fort tirage. Il révolutionne le monde de l'édition en fondant, en 1836, le journal *La Presse*, dont le prix excessivement bas est compensé par la présence de publicités.

Une innovation pour l'époque et qui ouvre la voie de la presse moderne !

De 1836 à 1839, Delphine de Girardin y publie ainsi, sous le pseudonyme de *Vicomte de Launay*, des chroniques pleines de verve sur la vie mondaine de la capitale, la saison des bals, les premiers voyages au bord de mer, l'automne passé dans des châteaux à la campagne

Elle y affirme son opposition à la monarchie bourgeoise de Louis-Philippe.

Sa chronique est aussi une description minutieuse de la vie de la haute société de l'époque :

Elle continue par ailleurs à écrire des poésies et des pièces de théâtre, tout en recevant le mercredi dans son salon tendu de tissu vert d'eau. Poésie et musique sont à l'honneur. Les invités s'y bousculent : Théophile Gautier, Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Eugène Sue, Chassériau... Les hommes politiques en sont également : Guizot, Ferdinand de Lesseps...

Des peintres : Delacroix, Delaroche...

L'esprit et l'histoire contemporaine, les questions fondamentales qui s'exprimaient dans les faits divers, tels étaient les sujets de conversation dans son salon.

Les concours de proverbes littéraires.

Un jeune invité résume tout cela : « *Dans ce milieu, j'étais fou. Je n'avais ni assez d'yeux pour voir, ni assez d'oreilles pour entendre et j'étais honteux de ne rien être* ».

Atteinte d'un cancer de l'estomac, elle meurt en 1855.

MARIE DE FLAVIGNY, COMTESSE D'AGOULT, alias DANIEL STERN – 1805-1876, *une femme de cœur et d'esprit.*



Femmes de lettres françaises. Son père est un noble français émigré pendant la Révolution.

Sa mère est issue d'une famille de banquiers allemands convertis à la religion protestante.

Elle passe ses années de jeunesse entre Francfort, le château paternel de Tours et Paris. En 1809, sa famille s'établit en Touraine, où elle reçoit une solide formation intellectuelle. Sa mère, Marie-Élisabeth Bethmann, lui apprend l'allemand, tandis que son père l'initie à la littérature française.

En 1827, elle épouse un colonel de cavalerie, Charles d'Agoult.

Marie d'Agoult ravissante, distinguée, pleine d'esprit ouvre son premier salon parisien qui réunit l'élite des lettres et de la musique : Vigny, Chopin, Meyerbeer, Rossini, etc.

En 1832 sa rencontre avec Franz Liszt rompt le cours d'une vie qu'elle-même jugeait frivole et monotone.

« Dès le premier instant, j'eus la révélation d'une nature souverainement grande ; je sentis, qu'invinciblement attirée, mon âme allait se perdre, s'abîmer dans la sienne »

En 1835, elle abandonne mari et enfants pour s'installer à Bâle avec son amant. Par lui, elle fait connaissance de George Sand.

Marie apprécie la femme indépendante, l'artiste de talent, l'amie brouillonne et généreuse qui reçoit avec libéralité dans sa propriété de Nohant.

George reconnaît en Marie une femme libre, cultivée, polyglotte, musicienne accomplie.

Elle vit neuf années de bonheur avec Liszt, tantôt à Rome, Londres ou Paris.

Elle lui donne un fils et deux filles. La première, Blandine épouse Émile Ollivier⁸ ; la seconde, Cosima, devint Mme Wagner.

Lasse de ses infidélités, elle rompt avec Liszt en 1844 et regagne Paris où son amitié avec George Sand lui permet de s'intégrer sans problème dans les cercles artistiques et intellectuels.

Les deux femmes tiennent ensemble un salon littéraire.

George Sand, *un esprit androgyne et créateur*, agit comme un aimant sur son entourage, suscite à la fois la fascination et l'aversion ; Flaubert l'appelle *ce grand homme*, Musset, son amant dit en revanche : *C'est la femme la plus féminine que j'ai connue.*

Elle rassemble toujours autour d'elle des hommes importants mais elle est trop volontaire et trop créative pour pouvoir tenir un salon.

⁸ Emile Ollivier, député républicain sous le Sd Empire.

Pendant plus de trente ans, dans son manoir de Nohant, au cœur du Berry, l'auteur y réunit artistes et écrivains parmi les plus célèbres de son temps.

Les hôtes de Nohant, Frédéric Chopin, Eugène Delacroix, Auguste Clésinger, Théophile Gautier, Alexandre Dumas père et fils, Gustave Flaubert, puis Juliette Adam sont venus à différentes époques.

Ils entretiennent avec George Sand des passions orageuses, mais aussi des amitiés fidèles ; ils éprouvent une grande admiration pour son talent.

Sa générosité leur a permis de composer, de dessiner et d'écrire, alors que dans le même temps, aucun autre écrivain n'a été aussi calomniée et haïe, surtout de ceux qu'elle n'a jamais rencontrés.

Des rivalités mettent fin à son amitié avec Marie d'Agoult qui, de son côté, entame une carrière littéraire sous le pseudonyme Daniel Stern.

En même temps elle fonde son second salon dont tout Paris parle bientôt comme *d'une invasion de bel esprit et de romantisme*.

L'atmosphère y est sérieuse et austère car la maîtresse de maison n'aimait pas l'humour ni la plaisanterie.

On y parlait beaucoup de politique, de philosophie, beaucoup d'art, surtout de musique, de lettres, très peu de romans et de théâtre.

Elle donne à sa carrière littéraire un tournant politique.

Daniel Stern, l'ancienne royaliste se prononce de plus en plus résolument en faveur des idéaux républicains.

Elle salue avec enthousiasme la révolution de 1848, dont portent trace ses *Lettres républicaines* parues dans le Courrier français.

Avec son *Histoire de la révolution de 1848* en 3 volumes, elle accède à la notoriété.

Sous le second Empire, elle ouvre un nouveau salon dans *La maison rose* où elle vit désormais.

C'est le point de rencontre des opposants au régime.

Les républicains ne rompent donc pas avec la tradition des salons.

Comme par le passé, le salon représente une antichambre des carrières politiques, un espace de liberté pour l'échange d'informations et la discussion.

Il assume aussi un rôle d'intermédiaire indispensable sur la voie du prestige social.

Maupassant ne disait-il pas que *pour devenir diplomate, il fallait être beau garçon, fréquenter les salons, savoir bavarder avec les femmes et les séduire !*

Marie d'Agoult voyage beaucoup, notamment en Italie, au Pays-Bas, dont elle rapporte des études d'art, d'histoire et de politique

Outre ces écrits, Marie d'Agoult a laissé des *Souvenirs*.

Elle sombre dans une sorte de folie et meurt sans ressource en 1876.

LA PRINCESSE MATHILDE 1820-1904, *Notre-Dame des arts*



Apparentée à Bonaparte du côté paternel, à la maison Wurtemberg du côté maternel, Mathilde passe sa jeunesse entre Rome et le Wurtemberg.

Très jeune on la marie au magnat russe Anatole Demidov. Sa richesse à lui et sa famille à elle leur ouvrent les portes de tous les palais parisiens.

Une intégration dans la société parisienne réussit, mais le mariage se brise et le divorce est prononcé en 1845.

En 1849, la princesse Mathilde ouvre rue de Courcelles un salon littéraire qui attire très vite l'élite parisienne, non seulement mondaine mais aussi intellectuelle.

Sainte-Beuve esquisse le portrait de l'hôtesse dans ses *Causeries du lundi* : *La physionomie entière exprime noblesse et dignité... Dans la démarche on ne sait quoi de souverain... Elle n'oublie pas que sa noblesse est de fraîche date. Sans la révolution française, dira-t-elle je vendrais des oranges dans les rues d'Ajaccio.*

Elle se conçoit comme la médiatrice de l'héritage spirituel de l'ère napoléonienne, ainsi que pionnière de perspective nouvelle.

On arrive chez elle comme dans un musée de souvenirs napoléoniens, plaisantait un visiteur.

Son salon se consacre essentiellement aux arts.

Théophile Gautier devient son bibliothécaire.

Flaubert, les Goncourt, Alexandre Dumas et Taine ses habitués.

Becquerel et Pasteur lui rendent hommage et le légendaire Ferdinand de Lesseps qui vient de faire percer le canal de Suez.

La princesse s'adonne à la peinture et soutient dans la mesure de ses moyens des hommes de lettres et des artistes, Ingres, Gustave Doré, Gavarni, Nadar le futur photographe vedette.

Son rôle de mécène qu'elle assure avec discrétion fait comparer son salon à la cour des Médicis.

Après la défaite de Napoléon III son cousin, la vie brillante de son salon s'interrompt brutalement.

En 1871, elle ouvre un nouveau salon, plus modeste fréquenté par les fidèles, Théophile Gautier, Flaubert, Claudius Popelin.

Même si les bustes de la famille Bonaparte ornent ce nouveau lieu elle refuse énergiquement de laisser son salon devenir le point de rencontre des bonapartistes déçus.

Elle soutient sans pouvoir l'approuver entièrement la nouvelle esthétique qui se fraie un chemin partout en Europe et joue un rôle de médiatrice entre les différentes traditions.

C'est dans son salon que Guy de Maupassant a une crise de folie qui conduit à son internement dans un asile d'aliéné.

En 1904 une chute dans un escalier la paralyse. Elle meurt peu de temps après.

APOLLONIE SABATIER 1822-1889, la présidente.



Joséphine-Aglaré Savatier, peintre miniaturiste, mais surtout demi-mondaine qui se fait appeler Apollonie Sabatier, est célèbre pour avoir reçu, dans son salon parisien de la rue Frochot, quelques grands noms du romantisme : le peintre Meissonnier, le musicien Berlioz, le sculpteur Clésinger, et les écrivains Flaubert, Gautier, Nerval, Musset ou Baudelaire.

La relation qu'elle a eu avec ce dernier a fortement contribué à sa renommée.

Une relation pas aussi passionnée et importante dans la vie de Baudelaire que l'on s'est tant complu à l'affirmer. *La Présidente*, comme l'appelaient ses admirateurs n'a joué, dans l'existence du poète, qu'un rôle extrêmement mineur... Si elle a été indéniablement l'inspiratrice d'un certain nombre de poèmes des *Fleurs du Mal*, le "cycle de Madame Sabatier", c'est en tant que modèle idéal, bien lointain, pour ne pas dire désincarné. Pour Baudelaire, Apollonie représentait bien plus un "prétexte" littéraire qu'une relation amoureuse ou amicale.

C'est une belle femme, heureuse, enjouée, les Goncourt disent *une vivandière de faunes*. Meissonnier, très élogieux dira : *Elle savait mieux que personne grouper autour d'elle des hommes célèbres et organiser un salon de telle sorte qu'on avait toujours plaisir à s'y trouver. Raffinée, subtile, chaleureuse, toujours intelligente, toujours souriante, pondérée, excellant dans tout ce qu'elle entreprenait, elle aimait la gaieté, la lumière, le soleil dont elle paraissait elle-même pétrie. Pour l'homme qui lui arrivait fatigué, préoccupé, c'était un délassément exquis que de pouvoir la retrouver toujours pareille à elle-même, l'humeur égale, refuge constant contre les peines de l'existence, auxquelles elle savait gracieusement fermer la porte »*

Dans son salon, les propos sont souvent très libres, allant parfois jusqu'à la grivoiserie, Théophile Gautier s'en étant fait le maître.

En 1860, son protecteur *Mosselman* la quitte. Elle n'a plus de ressources et en décembre 1861 elle vend la plupart des objets d'art et des œuvres rassemblés au 4, rue Frochot. Maxime du Camp écrit à Flaubert « *aujourd'hui je vais passer ma journée à la salle des ventes. C'est la vente de la Présidente, tous les bibelots de son pauvre local vont s'en aller aux quatre vents »*.

Elle fait preuve d'un grand courage, peint quelques miniatures pour survivre, quitte le 9^e et s'installe 10, rue de la Faisanderie, et retrouve un protecteur en la personne de *Richard Wallace*, l'homme des célèbres fontaines parisiennes qui portent son nom. Sa fin de vie est sereine, elle reçoit toujours mais n'est plus au centre de la vie mondaine. Elle meurt à Neuilly à 68 ans.



LEONTINE ARMAN DE CAILLAVET 1844-1910. *Égérie d'Anatole France*

Issue d'une famille de banquiers, Léontine Lippmann épouse en 1868, en la chapelle du palais des Tuileries, en présence de Napoléon III et de l'impératrice, Albert Arman de Caillavet.

Vers 1880, elle ouvre son propre salon dans son hôtel particulier situé avenue Hoche près de la place de l'Étoile. Elle y reçoit le dimanche l'élite intellectuelle, mondaine et politique.

On y trouve des écrivains, des députés, des avocats, des acteurs, des scientifiques. Le mercredi, Léontine de Caillavet donne des dîners où l'on trouve Alexandre Dumas fils, le professeur Pozzi, Leconte de L'Isle, José-Maria de Heredia, Ernest Renan et Anatole France.

À partir de 1888, elle vit une liaison passionnée, exclusive, souvent orageuse avec Anatole France à qui elle inspire deux romans : *Thaïs* et *Le Lys rouge*.

Les deux amants continuent à s'appeler Monsieur et Madame en public.

Anatole France prend l'habitude, depuis sa séparation avec sa première épouse en 1891, de déjeuner et de travailler ensuite tous les jours chez Léontine de Cavaillet. A la fin de l'automne 1909 elle tombe gravement malade, si malade qu'elle est ramenée chez elle avenue Hoche, n'ayant qu'à moitié pardonné l'escapade d'Anatole France avec une actrice, et qui n'assiste pas à ses derniers moments. Elle le laisse désespéré : *Comment a-t-elle pu m'abandonner ainsi ?* dira-t-il¹.

JULIETTE LAMBERT 1836-1936, future JULIETTE ADAM. *Féministe et femme d'influence*



A 22 ans, sur les traces de sa devancière, Marie d'Agoult, elle marche hardiment sous les feux croisés de l'activité intellectuelle parisienne.

Aux thèses de Proudhon selon lesquelles seul l'homme devait être considéré comme un individu social, elle répond par un pamphlet brûlant et indigné, *Idées antiproudhoniennes sur l'amour, la femme et le mariage*, dans lequel elle défend avec fougue le point de vue que le degré de civilisation d'un peuple dépend du rôle qui y est accordé à la femme.

En 1866, un an avant son mariage avec le député de la gauche républicaine, Edmond Adam, de 20 ans son aîné, elle inaugure son salon, par de petites réceptions intimes le lundi.

Dès le premier automne les fidèles de Marie d'Agoult désertent son salon au profit de celui de Juliette Lambert, qui n'aurait dû être *qu'une annexe*.

Les reproches ne tardent pas.

Juliette rappelle à sa protectrice que c'est sur ses conseils qu'elle s'est mise à recevoir : *J'ai eu tort* lui rétorque Marie d'Agoult, *et j'aurais dû prévoir que vous étiez une ambitieuse et que vous vous serviriez de mon salon comme d'une étape*.

La situation s'envenime, les deux femmes se livrent à quelques passes d'armes avant la rupture définitive.

Juliette s'engage dans le mouvement féministe.

Ainsi avec elle, la réunion en une seule personne de la salonnière et de la suffragette connaît son début.

Son salon influent se met au service de Léon Gambetta.

Considérant la politique comme l'art du compromis, elle s'efforce de réconcilier Gambetta, le radical et Thiers, le modéré.

Elle fait son affaire personnelle de la carrière de ministre qu'ambitionne son amant. Son salon devient de plus en plus politique, c'est ainsi que Juliette contribue de façon décisive à la naissance de la III^{ème} République.



COMTESSE DE LOYNES 1837-1908. *La Dame aux violettes*

La comtesse de Loynes n'est encore que "Jeanne de Tourbey", nom de guerre de Marie Anne Detourbay.

Issue d'un milieu pauvre, elle est employée à 8 ans au rinçage de bouteilles de champagne.

A 15 ans elle quitte Reims, sa ville natale pour, dit-elle, avoir *Paris à mes genoux*. Elle saura tirer parti de sa beauté et de son esprit pour conquérir Paris et ouvrir, grâce à son amant le prince Napoléon, un des brillants salons littéraires du Second Empire où se pressent Sainte-Beuve, Taine, Renan, Dumas et Flaubert, lequel admirait ses "*grâces de panthère et [son] esprit de démon*".

En 1870, son fiancé, Ernest Baroche, militaire, haut fonctionnaire et homme politique français, meurt en défendant Paris et en lui laissant une fortune.

Son mariage quelques années plus tard avec le comte Victor Edgard de Loynes, officier carabinier démissionnaire lui permet d'accéder à la haute société.

Grande dame du Tout-Paris, elle fait aussi bien des hommes politiques que des académiciens.

Puissante sous le Second Empire, elle l'est encore dans les trente premières années de la IIIe République, régnant sur ce qu'il y a de plus en vue dans le monde de la littérature et de la politique.

Partie prenante du boulangisme et de l'affaire Dreyfus, elle est efficace, voire indispensable, à la création d'un mouvement et d'un journal aussi important que *L'Action française*.

De Sainte-Beuve à Mata Hari, de Gounod à Marie Curie, de Renan à Clemenceau, tout ce qui, pendant un demi-siècle, compte dans les arts, les lettres, la politique, croise pour un moment la vie extraordinaire de la comtesse de Loynes.

Inspiratrice et conseillère, elle exercera avec une exceptionnelle discrétion son influence sur les choses et les êtres, s'appliquant à rester dans l'ombre.

Bien oubliée aujourd'hui, c'est l'une des femmes les plus curieuses et passionnantes de notre histoire.



GENEVIEVE STRAUSS (1845-1926). *Dans son salon proustien.*

Fille du compositeur Jacques Fromental-Halevy. Geneviève connaît une enfance très difficile : elle est délaissée par des parents trop occupés par leur carrière et leur vie sociale,

Elle voit sa mère internée en 1854 dans la clinique psychiatrique du docteur Émile Blanche à la suite d'une psychose maniaco-dépressive.

Elle perd son père en 1862, alors qu'elle a treize ans.

En 1866, sa sœur Esther, dont elle était très proche, meurt dans des circonstances mystérieuses après avoir passé deux semaines en compagnie de sa mère dans la clinique.

En 1869 elle épouse de Georges Bizet, à qui elle inspire le personnage de *Carmen*. Celui-ci meurt en 1875, trois mois après la première de *cet opéra*.

En 1881, elle fait la connaissance de l'avocat des Rothschild, Émile Strauss qu'elle épouse cinq ans plus tard.

Madame Strauss reçoit tous les dimanches et acquiert une grande influence dans Paris.

Quoique juive et roturière, elle a de nombreuses relations dans le faubourg Saint-Germain, tout comme dans le monde des arts et des lettres.

Dreyfusienne⁹ active et convaincue, elle reçoit en son salon Léon Blum, Edgar Degas, Lucien Guitry, Jacques-Émile Blanche, Réjane, Maupassant... et bien d'autres.

S'y côtoient des personnes de la haute noblesse en même temps que des roturiers. Certains aristocrates voient d'un mauvais œil une telle innovation, même si celle-ci était certainement en phase avec l'émergence d'une dynamique sociale nouvelle : *Le salon de Geneviève*, écrit son cousin, le librettiste Ludovic Halévy, *le faubourg Saint-Germain y va comme au Chat Noir et le Chat Noir comme au faubourg Saint-Germain.* »¹⁰

Son amitié avec quatre membres de l'Académie française, Ludovic Halévy, Henri Meilhac, Melchior de Vogüé et Alexandre Dumas fils lui donne un poids considérable lors des élections d'un nouveau membre, au point que neuf autres habitués de son salon y seront élus au fil des ans.

⁹ Le salon de Madame Straus devient le point de ralliement des partisans de Dreyfus. C'est là que s'organise la première pétition du journal *L'Aurore*, à l'instigation d'Émile Straus, de Porto-Riche, d'Hervieu et de Halévy. De ce fait, des anti-dreyfusards comme Jules Lemaître ou Forain et nombre d'aristocrates désertent la maison, à laquelle l'« Affaire » porte un coup sévère. Cela ne désarme pas Madame Straus, qui intervient en 1899 auprès du président du conseil, Waldeck-Rousseau, pour qu'il confie le ministère de la Guerre au général de Galliffet, favorable à la révision du procès Dreyfus.

¹⁰ L'hôtesse était d'une habileté consommée à charmer ses invités par sa bienveillance et ses attentions à tout ce qui pouvait les préoccuper, même si on lui a parfois reproché de monopoliser la conversation^[20]. Les récits d'excursion hors de Paris, les railleries, les commérages sur les absents et les blagues à double sens faisaient aussi le sel de la conversation — sans oublier les blagues juives, à une époque où l'antisémitisme commençait à infecter la société, aux dépens parfois de l'hôtesse elle-même. M^{me} Straus excellait à distiller des répliques ou des bons mots qui suscitaient le rire de ses invités et faisaient ensuite le tour des salons.

Parmi ces heureux élus on peut citer : Paul Bourget, Paul Hervieu, Maurice Barrès, José-Maria de Heredia, Henri de Régnier, Fernand Gregh¹¹, Jules Lemaître¹² et son cousin Georges de Porto-Riche.

À partir de 1910, Geneviève Strauss se partage entre la rue de Miromesnil et sa maison de Trouville-sur-Mer, *Le Clos des Mûriers*

Elle sombre alors dans la neurasthénie et prend ses distances avec le monde.

Dès le début des années 1890, elle développe une dépendance au [Véronal](#), un barbiturique, et à la morphine.

Elle s'éteint à son domicile de la rue de Miromesnil.

¹¹ Fernand Gregh : poète et critique littéraire

¹² Jules Lemaître : écrivain, critique dramatique, et figure du nationalisme français sous la IIIème république.

LES AMBASSADRICES DE L'ORIENT



JUDITH GAUTIER (1850-1917). *La perle d'Orient*.

Fille de Théophile Gautier et d'Ernesta Grisi, elle deviendra une célèbre femme de lettres française,

Théophile Gautier dira d'elle : *C'est le plus parfait de mes poèmes.*

Elle tient un salon littéraire où japonais et chinois sont souvent présents et font découvrir leur littérature et leur art.

Elle cite son père, comme l'origine de son amour pour l'Orient dès la rédaction par ce dernier du *Roman de la momie* (1857), auquel elle a contribué. C'est surtout pendant un voyage à Londres avec ses parents pour assister à l'Exposition universelle en 1862 que l'adolescente Judith Gautier dit avoir eu son premier contact direct avec l'Asie : deux Japonais en « costume national » entrent dans un magasin où elle essaie de « causer » avec eux. Elle est fascinée autant par les détails de leur habillement que par leur découverte de la culture européenne : « *On eût dit qu'autour d'eux, sans que rien s'en fût encore dispersé, flottait le parfum et comme l'atmosphère de leur fabuleux pays* ». C'est une rencontre « fatidique » et « inoubliable » qui lui révèle « tout un monde inouï ». Encouragée par son père, Judith Gautier se plonge dans la découverte de la littérature de l'Extrême-Orient. Une autre rencontre fortuite met la famille Gautier en contact avec un exilé chinois, Ding Dunling recueilli par Théophile Gautier et qui va donner des cours de chinois à Judith et sa sœur Estelle. Il leur raconte, de temps en temps, des légendes chinoises et leur parle des mœurs et des paysages des différentes régions de l'empire du Milieu. Ses cours passionnent les deux jeunes filles. Judith Gautier apprécie le dépaysement qu'ils offrent, lui permettant de voyager par l'imagination. Avec le soutien de son précepteur, elle commence à lire les ouvrages chinois.

L'apprentissage du chinois et ses lectures forment un lien indirect entre Judith Gautier et le monde oriental qu'elle n'a jamais visité.

Ses échanges avec les envoyés et les voyageurs asiatiques à Paris, dans son salon, rue de Washington, ainsi que sa participation aux événements interculturels, lui offrent de diverses occasions directes pour mieux connaître ces pays lointains.

Elle est reconnue pour des publications inspirées par la poésie chinoise ou japonaise ou pour des chroniques consacrées à l'histoire ou la culture des pays de l'Extrême-Orient.

A partir des années 1880 elle se consacre à des traductions ou des réécritures de textes chinois, japonais ou indiens.

Dans sa villa *Le Pré des Oiseaux*, située à la plage de Saint-Énogat à Dinard, elle accueille de nombreux amis artistes, le peintre anglais John Singer Sargent qui réalise plusieurs portraits d'elle, le peintre japonais Yamamoto Hosui qui décore

de peintures murales toujours conservées un petit pavillon situé dans le jardin. C'est lui qui illustre *Les Poèmes de la libellule* en 1885.

Son intérêt pour la culture d'autrui contribue énormément à faire avancer les échanges culturels entre la France et l'Extrême-Orient.

Elle crée un espace où les gens de différentes cultures se rencontrent dans l'intimité.

Remy de Gourmont appelle son salon *une académie asiatique* et les visiteurs de toute nationalité restent émerveillés par le nombre de gens de milieux variés, ambassadeurs, artistes ou ethnologues, qu'ils côtoient chez elle, dans son salon parisien ou à Saint-Enogat.

Il n'est donc pas étonnant que l'empereur de la dynastie des Nguyễn, exilé en Algérie envoie l'inscription en caractère chinois qui figure sur sa tombe au cimetière de Saint-Enogat, *La lumière du ciel arrive*.



JANE DIEULAFOY 1851-1916 - *l'aventure au féminin : de Toulouse à Persepolis*

L'engagement non seulement politique mais scientifique remplace au XIX^e siècle la société légère et les relations galantes des siècles passés.

Une variante illustrée par Jane Dieulafoy ethnologue, reporter, du Golfe persique à la mer noire.

Avec son mari, ils forment un couple célèbre issu de la bourgeoisie toulousaine, partis en expédition en Perse dans les années 1880 ils sont les premiers à fouiller Suse¹³, travaux archéologiques qu'ils financent eux-mêmes avant de repartir pour des missions officielles jusqu'à ce qu'elles prennent fin en raison d'un désaccord avec les autorités.

Notons au passage que certains vestiges rapportés de leurs périples sont conservés au Louvre dans deux salles, inaugurées en 1886.

Ce couple rapporte aussi de nombreux clichés photographiques des sites qu'ils explorent.

Rentrée à Paris, Jane fonde un salon dans son hôtel particulier de Passy.

Coiffée à la garçonne, portant des habits masculins, son salon rappelait une salle d'apparat orientale, ornées de somptueux tapis persans et de palmiers.

Une note orientale qui attire Pierre Loti, un des piliers de son salon où se réunit une société disparate.

Des conférences ethnologiques et des polémiques de journaux animent ces réunions où les points de vue divergents n'ôtent rien à la culture de salon.

Passionnée de théâtre, elle donne avec son mari des représentations théâtrales les dimanches après-midi d'hiver, dans le petit théâtre de velours bleu encadré de masques japonais de leur hôtel,

Des œuvres de valeur, ayant un intérêt élevé de curiosité historique ou littéraire.

A leur répertoire : *Les Syracusaines de Théocrite, Le Cantique des cantiques*, des farces du Moyen Âge, une églogue de Virgile, des comédies de Caldéron adaptées pour le monde par Monsieur de Dieulafoy.

Jane Dieulafoy se représente comme une femme du monde consciente de ses devoirs sociaux.

Le théâtre de société a d'abord, à ses yeux, un but pédagogique : *former les manières mondaines de quatre ou cinq jeunes gens, plus disposés jusqu'alors aux exploits sportifs qu'aux études littéraires exigées par l'interprétation de semblables œuvres d'art.*

Jane Dieulafoy est aussi une femme de lettres. Elle publie romans, nouvelles, récits de voyage, études historiques.

Elle obtient un prix de l'Académie française, reçoit la légion d'honneur.

¹³ Suse est une ancienne cité de l'Iran située dans le sud-ouest de ce pays, dans une plaine à environ 140 km à l'est du fleuve Tigre

Elle contribue à la création du prix de la revue *La Vie heureuse* en 1904, dont elle est la première présidente à deux reprises en 1905 et 1911, et qui deviendra le prix Femina.

En 1914, alors qu'éclate la Grande Guerre, Marcel s'engage comme officier du génie au Maroc. Jane part avec lui. À Rabat, elle dirige les fouilles de la mosquée Hassan, mais tombe malade en luttant pour améliorer les conditions de vie de la population locale.

Elle contracte une bronchite, une ophtalmie, une dysenterie, et rentre en France en 1915.

Elle meurt au château de Langlade, en mai 1916, âgée de 64 ans.



NATHALIE BARNEY 1876-1972, *l'amazone*

Ouvrètement lesbienne, elle a cherché à faire de son salon littéraire une nouvelle Mytilène¹⁴, une école de femmes poètes qui réponde à l'Académie française d'alors, strictement masculine.

Elle s'installe, en 1910, dans un pavillon au 20 rue Jacob, dont on dit qu'il aurait été construit par le maréchal de Saxe pour sa maîtresse, l'actrice Adrienne Lecouvreur¹⁵.

Pendant plus de soixante ans, le 20 de la rue Jacob revivifie un monde littéraire et artistique féminin, à travers les nombreuses conquêtes amoureuses de son hôtesse, telles la courtisane Liane de Pougy, la mécène Élisabeth de Clermont-Tonnerre, la peintre Romaine Brooks, la poétesse Renée Vivien, la romancière Colette, à qui elle inspire le personnage de Flossie dans *Claudine s'en va* (1903), mais aussi des membres de l'intelligentsia favorables à la libération des mœurs et des arts. Par son indépendance d'esprit, sa liberté de mœurs, sa séduction, son goût pour les choses de l'esprit, elle a permis de donner, dans le Paris de la Belle Époque et de l'entre-deux-guerres, une bien plus grande visibilité aux lesbiennes.

¹⁴ Lieu où a séjourné Sapphô

¹⁵ Adrienne Lecouvreur : comédienne.



RACHILDE 1860-1953 – *Mademoiselle Baudelaire*

Une salonnière dont le non-conformisme ira presque à son époque, jusqu'à provoquer des désordres.

Marguerite Eymery, alias Rachilde, compte parmi les figures les plus fascinantes de l'Europe au tournant du siècle.

Dès son enfance *Mademoiselle Baudelaire*, comme l'appelait Maurice Barrès, dévore les écrits de Voltaire et de Sade.

Très jeune elle s'installe à Paris où malgré les difficultés matérielles, elle débute sa carrière d'écrivain.

Son second livre, *Monsieur Vénus*, provoque le scandale.

Elle fréquente la bohème, porte sur elle des armes à feu, s'habille en homme et fait imprimer sur ses cartes de visite : *Rachilde, homme de lettres*.

Dans sa volumineuse production littéraire elle explore les formes dérivées de la passion : sadisme, vampirisme, nécrophilie, homosexualité.

Elle écrit d'impitoyables satires sociales, qui sont cruelles mises en lumière du code des mœurs bourgeoises.

Ses livres s'inscrivent dans le décadentisme de la Belle époque.

Étonnamment, Rachilde n'avait nullement l'air d'une amazone ou d'une Messaline. Verlaine l'appelait même *ma bonne petite bourgeoise* et lui écrivait : *Mon enfant, si vous aviez inventé un nouveau vice, vous seriez un bienfaiteur de l'humanité*.

En 1889 elle épouse Alfred Vallette avec qui elle fonde le *Mercure de France*, une revue littéraire portée par un groupe d'écrivains symbolistes et qui ouvre à toutes les innovations littéraires.

Tous les mardis elle reçoit dans les locaux du *Mercure* des auteurs et des amis et contribue à faire connaître les *Symbolistes* et les *Décadents*.

C'était une forme intermédiaire entre le salon et le comité de lecture.

Le cercle des habitués se compose de ceux qui attendent d'être découverts et de ceux qui le sont déjà : Jules Renard, Pierre Louÿs, Léon-Paul Fargue, Émile Verhaeren, Henri de Régnier, Rémy de Gourmont, Apollinaire, Jarry qui y déclamaient les derniers passages de son *Ubu roi*, Huysmans.

Les dames sont peu représentées, mais celles qui en font partie sont légendaires, Colette découverte et soutenue par Rachilde.

Toujours vêtue de mauve, sa couleur favorite et typique de la belle Époque, elle fascine ses visiteurs par ses contradictions.

En effet, elle luttait contre l'hégémonie masculine dans un salon

presqu'exclusivement masculin ! Elle est en même temps antiféministe.

Elle méprise l'humanité mais défend infatigablement les intérêts sociaux.

Ses amis les plus proches sont homosexuels et elle cloue au pilori André Gide.

Pacifiste en même temps que militante de la haine contre les prussiens...

Plus que toute autre salonnière, elle représente la *décadence* dans ce qu'elle porte de provocation, de rupture, de sécession.

Rachilde meurt oubliée en 1953, âgée de 93 ans, à son domicile du 26 rue de Condé.



ELISABETH DE CARAMAN-CHIMAY, COMTESSE GREFFULHE (1860-1952). *Une étoile parisienne.*

Arrière-petite-fille de Madame Tallien¹⁶, qui avait tenu un salon extrêmement réputé au début du siècle.

Le salon de la Comtesse Greffhulle se distingue surtout par l'accent qu'elle met sur les activités culturelles, invitant, en dépit des réserves de son mari, des musiciens, des peintres et des chercheurs scientifiques qui y trouvent un auditoire privilégié pour leurs créations et découvertes.

Elle organise des concerts de musique de chambre et jusqu'à des représentations lyriques, comme celle de *Béatrice et Bénédict*, ainsi que *Les Troyens*, d'Hector Berlioz, au théâtre de l'Odéon en 1890, et la première représentation parisienne de *Tristan et Isolde* de Richard.

Elle rencontre Franz Liszt lors de son dernier voyage à Paris en 1886 et, grâce à son cousin, le poète Robert de Montesquiou, elle fait la connaissance de Gabriel Fauré qui, l'année suivante, lui dédie sa célèbre *Pavane* qu'il a composée comme un portrait musical de la comtesse.

En 1890, elle fonde une société philanthropique vouée à l'organisation de performances musicales par des compositeurs inconnus ou peu appréciés, la *Société des grandes auditions musicales*.

La même année, avec la princesse Edmond de Polignac et Misia Sert, elle favorise la venue des Ballets russes, à Paris, et fait connaître ainsi Serge de Diaghilev¹⁷.

Elle fait la connaissance de Pierre et Marie Curie en 1903. Après la mort de Pierre Curie, elle soutient Marie Curie dans son projet de créer l'Institut du radium, et lui permet d'en trouver le financement.

Elle rencontre Édouard Branly en 1902. Elle se passionne pour ses travaux, visite son laboratoire et se fait expliquer les expériences en cours. Consciente des conditions de travail difficiles du physicien, elle lui apporte une aide efficace à plusieurs reprises. Par l'intermédiaire de sa sœur, elle introduit Édouard Branly¹⁸ à la cour de Belgique. Il sera élu membre associé de l'Académie royale de Belgique en 1910.

À la fin de sa vie, sur les conseils de son médecin, elle s'installe en Suisse au bord du lac Léman et meurt à Genève à l'âge de 92 ans.

¹⁶ Madame Tallien : salonnière et femme d'influence sous la Révolution française.

¹⁷ Serge Diaghilev : organisateur de spectacles, critique d'art, protecteur des artistes, impresario de ballets russes.

¹⁸ Edouard Branly : physicien précurseur de la radio.



MISIA SERT NEE GODEBSKA (1872-1950). *Récolteuse de génie*

Reine de Paris de la Belle époque aux Années Folles, Misia Sert gouverne le milieu artistique de son temps. Amie de Proust, Chanel, Mallarmé...

Bien que n'ayant pas d'œuvre personnelle, elle est pourtant au centre du monde littéraire et artistique parisien du premier XXe siècle.

Mécène avertie, Misia Sert flaire les talents comme personne et fait la pluie et le beau temps auprès des créateurs de l'époque.

Brillante, envoûtante, extravagante, visionnaire, séductrice...

Les qualificatifs ne manquent pas pour la désigner et il faut dire qu'elle leur fit honneur par la vie fantasque qu'elle mène.

Récolteuse de génies, selon le diplomate et écrivain français Paul Morand, c'est de son enfance dans un milieu hautement artistique que lui vient cette capacité à reconnaître les talents.

À la fin des années 1880, elle fait la connaissance de son premier mari ; Thadée Natanson, fondateur de la *Revue blanche*, alors véritable référence intellectuelle et créative.

Un an plus tard, le 23 avril 1893, elle l'épouse.

Le couple s'installe au n° 9 de la rue Saint-Florentin à Paris, où ils tiennent salon. Toute l'équipe de la *Revue Blanche* y défile et Misia tient table ouverte tous les jours.

Elle devient le pôle d'attraction des peintres, surtout des nabis, qui se disputent le droit de faire son portrait : Pierre Bonnard et Édouard Vuillard comptent parmi les premiers et plus fidèles amis.

Deux hommes de théâtre mobilisent l'attention du ménage Natanson : Lugné-Poë et Alfred Jarry.

Ami d'enfance de Thadée, Lugné-Poë est le fondateur du théâtre de l'Œuvre en 1893. Il joue des auteurs modernes : Henrik Ibsen (qu'il a rencontré en Norvège avec les Natanson), Maurice Maeterlinck, Tristan Bernard, Oscar Wilde...

A chaque fois, il compte sur la présence des Natanson à la première et à leurs critiques favorables, deux gages de succès.

L'activité principale de la *Revue blanche* est littéraire : il s'agit de promouvoir des écrivains nouveaux en publiant des critiques ou des extraits de leurs œuvres.

Le rôle de Misia est de les recevoir le soir rue Saint-Florentin, ce qui ne l'empêche pas de passer dans la journée aux bureaux de la revue, rue Laffitte.

Elle écrit dans ses souvenirs :

Rue Saint-Florentin, nous nous installâmes dans un appartement qui ne tarda pas à devenir le centre de la Revue Blanche, fondée par Thadée et son frère Alexandre. C'est ainsi que je me trouvai naturellement entourée de Mallarmé, Paul Valéry, Lautrec, Vuillard, Bonnard (de ces trois derniers tout le monde se moquait alors,

en accrochant leurs tableaux à l'envers), Léon Blum, Félix Fénéon, Ghéon qui m'exaspérait avec ses javions, Tristan Bernard, Jules Renard, dont la femme faisait le ménage, Henri de Régnier, le charmant Mirbeau avec sa femme, — l'héroïne du *Calvaire* — Jarry, *La Jeunesse*, Coolus, Debussy (marié à une petite chèvre toute noire et toute mince), Vollard, la ravissante Colette avec son visage triangulaire et taille de guêpe tellement serrée qu'elle avait une silhouette d'écolière. Et son mari, Willy, que nous appelions son professeur, dont je comprenais mal les histoires trop crues.

Pour se rapprocher de Mallarmé, les Natanson achètent en 1896 une maison à Valvins, *la Grangette*, en bord de Seine face à la forêt de Fontainebleau, où ils reçoivent à la belle saison les écrivains et les peintres de leur cercle de *la Revue Blanche*. Mais au bout d'un an, ils quittent cette maison trop petite pour accueillir leurs nombreux amis et s'installent au *Relais* à Villeneuve-sur-Yonne.

Pendant une grande partie de sa vie, Misia éblouit. Une existence hors-normes, sous la lumière !

Or dans ses dernières années lorsqu'elle entreprend d'écrire ses mémoires, Misia Sert muse et mécène, amie des peintres et des écrivains, inséparable de la couturière Coco Chanel, n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Sous morphine depuis que le grand amour de sa vie, son dernier époux, le peintre catalan José Maria Sert, lui a préféré une jeune princesse géorgienne, on la retrouve dans l'après-guerre diminuée physiquement et presque aveugle.

C'en est fini de la Reine de Paris !

Elle n'est plus une femme épanouie, bien en chair et aux joues roses.

Pierre Brisson, dans *Le Lierre*, insiste sur « son étrangeté funèbre », « son allure spectrale » et ses yeux qui rendent mal à l'aise, « deux grains de charbon dans du lait, deux grains luisants mobiles et soudain fixés sur vous avec une intensité qui provoquait presque une gêne »

Elle meurt en octobre 1950, à son domicile de la rue de Rivoli.

Chanel accourt et réalise elle-même sa toilette funèbre.



WINNARETTA SINGER- DE POLIGNAC 1865-1943. *Princesse, musicienne, mécènes des temps modernes*

Qu'est-ce qui rend le salon de la princesse Edmond de Polignac aussi unique ?

Elle n'est pas la première personne de l'aristocratie à organiser de brillantes réunions musicales.

Elle n'est pas, non plus, la première femme de son époque à apporter une importante contribution financière à l'art.

Ce qui différencie Winnaretta Singer-Polignac de ses pairs, ce sont ses dons artistiques personnels dans des domaines variés : excellente artiste peintre, écrivain publié, compositrice d'avenir, pianiste et organiste accomplie qui peut jouer sa partie dans un récital pour piano ou pour orgue.

Elle tient un salon musical dans son hôtel particulier du XVIème arrondissement ainsi qu'à Venise, dans son palais Contarini-Polignac.

Dès 1887, Winnaretta Singer commence donc à organiser ses propres concerts dans l'atelier lambrissé de chêne, où elle a fait installer un magnifique orgue de Cavaillé-Coll.

Par comparaison avec les autres salons brillants, ces premières matinées et soirées sont marquées par l'excellence, autant pour le choix des œuvres présentées que pour leur interprétation.

Elle y accueille des compositeurs de l'ancienne génération : Emmanuel Chabrier, Fauré, Saint-Saëns, Reynaldo Hahn etc.

Mais éprise de modernité, pour elle, il est essentiel d'aider les jeunes artistes d'avant-garde : Satie, Ravel, des compositeurs étrangers comme Stravinski ou Manuel de Falla, et après la Première Guerre mondiale, tous les compositeurs de la Nouvelle Vague, le groupe des Six, avec Francis Poulenc, Georges Auric, Germaine Tailleferre, Darius Milhaud, Louis Durey, Arthur Honegger. Les pianistes Ricardo Viñes, Clara Haskil, Arthur Rubinstein entre autres, et la danseuse Isadora Duncan ont également profité de son aide

Elle commande de nombreuses pièces à des compositeurs célèbres.

On lui doit entre autres la création de *Socrate* d'Erik Satie, du *Renard* d'Igor Stravinsky, du *Concerto pour deux pianos* et du *Concerto pour orgue, cordes et timbales* de Francis Poulenc.

Ravel lui dédie sa célèbre *Pavane pour une infante défunte*.

Mécène et bienfaitrice, la princesse Edmond de Polignac est notamment à l'origine de la collecte de fonds pour la construction d'un bâtiment de l'hôpital Foch, à Suresnes.

En 1910, elle achète un terrain au 72 rue de la Colonie à Paris pour y faire construire des habitations à loyer modéré à l'intention de familles ouvrières.

En 1928, elle contribue à l'achat de la péniche de béton *Liège*, réhabilitée par le Corbusier, afin de la mettre à disposition de l'Armée du salut.

Le bateau devient un refuge pour les sans-abris l'hiver et une colonie de vacances pour les enfants l'été.

Gérée par l'Armée du Salut jusqu'en 1986, amarrée à Paris sur les berges de la Seine, au pont des Arts puis au pont d'Austerlitz la péniche sombre accidentellement en février 2018 durant la crue de la Seine à Paris.

La Princesse de Polignac meurt à Londres le 26 novembre 1943.

LA VILLA NOAILLES, *haut lieu de l'effervescence surréaliste*



MARIE LAURE DE NOAILLES, *vicomtesse et mécène déjantée des surréalistes 1902-1970*

Marie-Laure de Noailles est l'unique héritière d'une fortune considérable. Son père, Maurice Bischoffsheim (1875-1904), était le fils du richissime banquier et parlementaire libéral Ferdinand Bischoffsheim et de Mary Paine, une Américaine d'éducation.

Par sa mère, née Marie-Thérèse de Chevigné, Marie-Laure descend du marquis de Sade.

Sa mère veuve, se remarie avec le dramaturge Francis de Croisset.

Elle vit son adolescence dans un milieu mondain et cultivé.

Elle est l'amie d'enfance de Jean Cocteau, dont elle restera amoureuse toute sa vie (avec des éclipses).

Marie-Laure Bischoffsheim épouse en 1923 le vicomte Charles de Noailles, de onze ans son aîné, issu de l'importante famille dont la poétesse Anna de Noailles était aussi membre par alliance.

Le non-conformisme de Marie-Laure se manifeste de façon éclatante au cours des années trente, lorsqu'elle finance *Le Sang d'un poète*, le premier film de Jean Cocteau et ensuite le film de Luis Bunuel, *L'Âge d'or*, véritable brûlot anticlérical leur valant la censure et la disgrâce auprès de la société.

Alors que son époux Charles de Noailles conserve l'élégance raffinée de l'Ancien régime, Marie-Laure incarne *Les Modernes* ; et c'est ainsi que leur maison, la *Villa Noailles*¹⁹ à Hyères, se pose en musée.

Van Dyck, Rubens, Watteau, Goya, Géricault, Delacroix, dans la cage d'escalier ; Braque, Klee, Matisse, Picasso, Balthus dans l'enfilade des pièces.

Leur hôtel particulier, situé dans le 16^e arrondissement de Paris, héberge, pendant une quarantaine d'années, des réceptions somptueuses²⁰, où la haute société parisienne et internationale côtoie les artistes et les intellectuels du moment, cubistes et surréalistes²¹, dans un intérieur Art déco créé par Jean-Michel Frank²². Parmi les hôtes réguliers on peut citer Francis Poulenc, Darius Milhaud, Man Ray, Jean Hugo, Luis Buñuel, les frères Alberto et Diego Giacometti. Des

¹⁹ la villa Noailles ou villa Saint-Bernard, de forme cubiste (que l'on peut visiter aujourd'hui), commandée à l'architecte Robert Mallet-Stevens.

²⁰ bals masqués... Anticonformiste, l'audacieuse organise des fêtes mémorables tels que le « bal des matières » en 1929 où « on est prié de ne pas venir en étoffe usuelle d'habillement ».

²¹ Marie-Laure est séduite par ce dernier courant artistique : il ouvre toutes les portes de l'imaginaire. Et il se trouve que le sien est débordant !

²² Jean-Michel Frank 1895 - 1941 est un des principaux décorateurs français de la période Art déco.

manuscrits de Max Jacob, René Char, René Crevel, Robert Desnos, Henri Bataille étaient exposés dans la bibliothèque.

Marie-Laure de Noailles aime provoquer, surprendre, s'engager activement.

Le rare, l'excentrique sont son élément.

Outre son goût pour la musique contemporaine, la vicomtesse s'entichait de compositeurs ou chanteurs populaires, tels que Cole Porter, Gilbert Bécaud, Johnny Hallyday, et Salvatore Adamo auquel elle offre une somptueuse fête d'anniversaire dans sa villa de Hyères.

Les surréalistes n'étant plus, Marie-Laure de Noailles rejoint, en 1955, le mouvement littéraire *Les Hussards*²³ et les soutient aussi dans leur opposition au Nouveau Roman.

En mai 68, elle retrouve son *âme de gauche*, ses racines anarchistes, et se fait conduire en Rolls-Royce près des barricades du Quartier latin, afin d'y soutenir les étudiants contestataires, leur offrant du pâté en croute de chez Fauchon....

Elle meurt d'une embolie, le 29 janvier 1970.

²³ L'expression « les Hussards » désigne un mouvement littéraire français des années 1950 et 1960, qui portait l'amour du style et l'impertinence en étendard

HOTEL DE LUXE ET LIBRAIRIES DE QUARTIER FONT SALON



FLORENCE GOULD 1895-1983 *Une américaine à paris*

Épouse du multimillionnaire des chemins de fer FG. Gould, héritier des « *robber barons*²⁴, les *barons voleurs*

C'est après la quarantaine qu'elle découvre Paris. Elle se rend célèbre pour avoir tenu durant plusieurs décennies un salon où étaient reçues de nombreuses personnalités des milieux littéraires et artistiques.

À l'hôtel Meurice à Paris, dans sa demeure au 129, avenue de Malakoff, dans sa villa *La Vigie* à Juan-les-Pins et ensuite dans sa villa *Le Patio* à Cannes,

Le lunch américain y remplace les longues soirées parisiennes.

Par son esprit ouvert à la culture et son généreux mécénat, Florence Gould agit comme un aimant sur les artistes contemporains du monde entier qui séjournent à Paris.

Des personnalités très opposées font partie de son cercle : de Jean Paulhan, rédacteur en chef de la *Nouvelle Revue française*, l'un des chefs intellectuels de la Résistance, l'écrivain et officier allemand Ernst Jünger, le misanthrope Paul Léautaud, l'auteur dramatique Jean Giraudoux, l'écrivain diplomate Paul Morand. L'actrice Arletty comptait aussi parmi ses amis proches.

C'est une société mondaine et artistique, qui n'est pas sans s'attirer quelques réticences en raison de ses connotations politiques²⁵.

Cependant, aux jours sombres de l'occupation, des nouvelles y sont recueillies et transmises.

C'est ainsi que plus d'un dénoncé est sauvé grâce à l'intervention de Florence Gould et plus d'un menacé, averti à temps.

Paulhan, notamment qui a pu s'enfuir par les toits de Paris.

Bien plus tard, après la guerre, son cercle s'élargit à une nouvelle génération d'écrivains : Françoise Sagan, à Marguerite Yourcenar Alain Robbe-Grillet.

Elle possède une collection de tableaux : Gainsborough, Fantin-Latour, Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Monet...

Elle crée le prix Max Jacob, subventionne à la demande de Paulhan les Éditions de minuit, ainsi que les travaux de restauration du Château de Versailles, de la maison de Monet à Giverny,

²⁴ Le terme « baron voleur » est utilisé pour la première fois pour désigner certains hommes d'affaires américains riches, puissants et immoraux. À la fin du XIXe siècle, il était généralement appliqué aux hommes d'affaires qui recouraient à des pratiques d'exploitation pour s'enrichir. Ces pratiques comprenaient la consommation effrénée et la destruction des ressources naturelles, l'influence exercée sur les hautes sphères de l'État, l'esclavage salarié, l'écrasement de la concurrence par l'acquisition de concurrents et la création de monopoles et/ou de trusts contrôlant le marché.

²⁵ Pendant l'Occupation allemande, Florence Gould, toujours citoyenne américaine, a maintenu son salon du jeudi, recevant des lettrés français, Marcel Jouhandeau, auteur de textes antisémites, proches des nazis ; Jean Paulhan, résistant et Paul Léautaud, auteur subversif ; et des Allemands francophiles, le capitaine écrivain Ernst Jünger, qui passait souvent du temps avec Céline (qui lui faisait une très mauvaise impression)^L

En 1961, Charles de Gaulle, lui décerne la Légion d'Honneur.

Elle meurt en 1983.

Elle laisse derrière elle la Fondation Florence Gould qui s'efforce de créer des liens durables entre les cultures américaine et française.

On a reproché à ses réunions d'avoir privilégié les mondanités au détriment de l'intensité intellectuelle.

Toutefois son engagement en faveur de la littérature française et sa médiation interculturelle pendant trente ans mérite d'être salués.



ADRIENNE MONNIER 1892-1955. *La Maison des amis du livre*

Son nom n'est guère connu et sa librairie a depuis longtemps disparu. Pourtant, Adrienne Monnier a joué un rôle essentiel à plus d'un titre pour le quartier de l'Odéon à Paris.

À une époque où les femmes libraires ne courent pas les rues, Adrienne Monnier fait figure d'exception.

Le 15 décembre 1915, cette pionnière ouvre *La maison des amis des livres* au 7, rue de l'Odéon.

Rapidement, dans ce quartier prisé des intellectuels, sa librairie devient un point de rendez-vous pour de nombreux auteurs.

Que de beau monde à la porte du magasin d'Adrienne Monnier.

Colette, Walter Benjamin, Louis Aragon, André Breton, André Gide, Paul Valéry, Simone de Beauvoir, Blaise Cendrars, Nathalie Sarraute et Guillaume Apollinaire, rentré du front, font partie des premiers clients de la librairie.

Mais le magasin, devenu en peu de temps un incontournable, ne peut être réduit à un lieu sombre et poussiéreux.

Au contraire, Adrienne Monnier y organise des rencontres et des lectures publiques.

Celle qui écrit aussi des vers en profite pour les partager avec le public.

Elle y expose même les broderies de sa sœur, Marie Monnier.

Autre innovation pour l'époque, un système d'abonnement qui rappelle celui des bibliothèques actuelles.

Puisque Adrienne Monnier considère qu'il est bien mieux de lire un livre avant de décider de l'acheter, elle prête des ouvrages aux lecteurs ayant souscrit un abonnement d'un an.

Ces événements publics et ce système de prêt font tout le succès de la librairie durant l'entre-deux-guerres.

La réussite économique n'est toutefois pas au rendez-vous.

Les dépenses liées à son commerce et à la revue littéraire qu'elle dirige, *Le Navire d'argent*, s'accumulent.

Qu'à cela ne tienne, Adrienne Monnier vend sa bibliothèque personnelle pour couvrir les frais et continuer l'aventure.

Femme de flair et de courage, femme audacieuse, Adrienne Monnier l'est assurément.

Dévouée aux lettres et à celles et ceux qui les aiment, la libraire se fait remarquer pour la publication en français de l'œuvre de James Joyce, *Ulysse*, en 1929.

Ce roman avait été publié en anglais pour la première fois en 1922 par Sylvia Beach, compagne d'Adrienne Monnier et propriétaire de la librairie voisine « *Shakespeare and Company* ».

Censuré aux États-Unis jusqu'en 1934, *Ulysse* sera plus tard considéré comme l'une des œuvres anglophones majeures du XX^e siècle.

Puis, durant la Seconde guerre mondiale, Adrienne Monnier célèbre les 25 ans de sa librairie, en 1941.

Cette même librairie sert de refuge à des hommes et des femmes persécutés et poursuivis par les Nazis.

Les dernières années d'Adrienne Monnier ne reflètent guère la vie qu'elle a menée. Après avoir fermé sa librairie en 1951, on lui diagnostique la maladie de Menière. Cette maladie provoque des vertiges, des acouphènes et une surdité partielle ou totale.

Elle décide, quelques mois plus tard, de mettre fin à ses jours en 1955.



SYLVIA BEACH 1887-1962. *La librairie Shakespeare and Company*

Sylvia Beach est, avec Adrienne Monnier, l'une des grandes figures de la vie littéraire parisienne, en particulier dans les années 1920, lorsque sa librairie offre aux écrivains expatriés un lieu de rencontre et accueille les auteurs français qui découvrent la littérature américaine.

Née le 14 mars 1887 à Baltimore, Sylvia Woodbridge Beach fréquente peu l'école et reçoit, pour l'essentiel, ses leçons de divers précepteurs.

En 1901, elle accompagne son père, pasteur presbytérien, à Paris, où il officie dans une église américaine.

La jeune fille multiplie les œuvres bénévoles en France pendant la Première Guerre mondiale et, en 1918-1919, travaille au côté de la Croix-Rouge américaine en Serbie.

C'est également durant ces années qu'elle fait la connaissance d'Adrienne Monnier.

En 1919, Sylvia Beach ouvre elle aussi sa librairie *Shakespeare and Company*, dans la rue Dupuytren, en plein cœur du quartier Saint-Germain-des-Prés, avant de se transférer en 1921 rue de l'Odéon, en face de celle d'Adrienne Monnier.

Elle se spécialise dans les ouvrages publiés au Royaume-Uni et aux États-Unis. L'ampleur de la communauté américaine expatriée dans la capitale française ainsi que l'intérêt grandissant pour la littérature américaine en France font bientôt de cette librairie un lieu de rencontre où se côtoient, Gide, Valéry, Jules Romains, Paulhan ou Lacan, Gertrude Stein, Ernest Hemingway, Francis Scott Fitzgerald, Henry Miller.

En 1922, Sylvia Beach publie l'œuvre monumentale de James Joyce, *Ulysse*, dont la première traduction en français a été publiée par Adrienne Monnier en 1929. Le roman avait été rejeté par plusieurs éditeurs ayant pignon sur rue, certains extraits ayant été jugés obscènes lors de leur parution en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

Sylvia Beach travaille en étroite collaboration avec Joyce pour venir à bout de la correction des épreuves, extrêmement ardue, du fait des règles typographiques propres à la langue anglaise, et des savants jeux de mots et mots valises élaborés par l'auteur.

Elle obtient l'exclusivité de la commercialisation de la première édition, tirée à 1 000 exemplaires.

Au cours des onze années suivantes, elle vendra quelque 28 000 volumes des quatorze nouvelles réimpressions.

Elle publie d'autres œuvres de James Joyce.

La librairie de Sylvia Beach demeure *la Mecque* de la littérature anglophone jusqu'à sa fermeture en 1941.

Deux ans plus tard, les Allemands internent Sylvia Beach pendant plusieurs mois.

Elle publie ses Mémoires, *Shakespeare and Company*, en 1959, avant de s'éteindre, le 5 octobre 1962, à Paris.

En contrepoint, paraît en 1960, *Rue de l'Odéon*, qui rassemble des textes d'Adrienne Monnier sur une période marquée par une remarquable fécondité littéraire.

LES SALONNIERES, FIGURES D'UN TEMPS REVOLU.

La vie de salon en tant que phénomène culturel unique a pris fin dans l'ensemble de l'Europe.

Plusieurs raisons à cela

Victimes collatérales des avancées du féminisme ?

La femme moderne refuse les limites imposées à sa condition de femme pendant des siècles et exige les mêmes libertés que celles depuis longtemps accordées aux hommes.

Elles ne veulent plus être réduites au rôle de médiatrice mais déterminer et diriger elles-mêmes les événements.

Une dame qui tenait sa cour et dont l'intuition et la sensibilité étaient jadis les armes de la femme, le rôle particulier de la salonnière attirant les êtres comme un aimant, tout cela paraît impossible aujourd'hui.

L'offre excessive sur le plan mondain et culturel, les restrictions pratiques sont aussi responsables du déclin des salons.

Comment trouver le temps, le lieu pour fonder un asile de chaleureux échanges, un laboratoire de conversation hautement spirituelle ?

Des soirées littéraires avec des invités priés, il y en a bien sûr.

Mais des jours fixes, ouverts avec leurs habitués ne correspondent plus aux habitudes sociétales actuelles.

Le sport, les voyages ont pris plus d'importance que l'art de la conversation.

La conversation favorisant la culture a fait place à la formation de l'opinion par les médias, les réseaux sociaux.

Les discussions culturelles sont menées désormais pour la plupart dans les rédactions des journaux et les émissions de télévision plutôt que dans les maisons privées.

La télévision se présente aujourd'hui comme pratique de la littérature.

L'élan a été donné par le légendaire *Apostrophe* de Bernard Pivot, suivi de nombreuses émissions du même genre.

L'action demeure limitée à l'animateur et à ses invités, le spectateur témoin de l'entretien, se laisse passivement servir la conversation jusque dans sa propre salle de séjour.

Les cocktails littéraires rassemblent ou divisent le milieu intellectuel parisien.

Les attributions de prix et les lunches littéraires, *la mondanité au lieu de la sociabilité* sont à présent les porteuses de l'information.

Les coulisses de l'activité culturelle y sont déplacées, repolies ou mises au rencart. La conversation spirituelle s'affale devant le jargon d'un milieu.

Le salon littéraire appartient définitivement au passé.

Partant d'un système féodal, il a préfiguré l'ouverture vers la société bourgeoise intellectuelle et l'a en partie amorcée.

Plus que toute autre forme de sociétés, il a transmis la tradition et l'esprit de la *République des lettres*.

Dans cette enclave des grands esprits et des talents artistiques, les salonnières ont créé quelque chose d'impérissable : *l'art de vivre*.